

Esther Meir-Glitzenstein

JUIFS ET MUSULMANS
EN IRAK

Des origines à nos jours

Traduit de l'hébreu par Jean-Luc Allouche

« Histoire partagée »
Tallandier/Projet Aladin

« Histoire partagée »

La collection « Histoire partagée » présente douze ouvrages nouveaux consacrés à l'histoire des relations entre juifs et musulmans en terre d'islam, à leur héritage et patrimoine culturel et religieux méditerranéen et moyen-oriental commun. Elle retrace l'histoire de ces relations millénaires au Maroc, en Tunisie, Algérie, Espagne andalouse, Égypte, Israël-Palestine, ainsi qu'au Yémen, en Turquie, Syrie, au Liban, en Iran, Libye et en Irak. Ces ouvrages doivent permettre aux jeunes générations nées dans les pays musulmans ou en Occident d'avoir accès, dans leur langue, à cette histoire commune, avec les périodes de conflits, de tensions, mais aussi une longue tradition de cohabitation et d'échanges. Un comité scientifique, composé d'universitaires de différents pays, présidé par le Pr Abdou Filali-Ansary, a veillé à la réalisation de cette collection, dirigée par le Pr Michel Abitbol. Cette collection s'inscrit dans la politique générale et éditoriale du Projet Aladin qui œuvre aux rapprochements interculturels, notamment entre les mondes juifs et musulmans, par la diffusion des savoirs et le rejet de toutes les formes de révisionnisme historique.

La collection « Histoire partagée » est publiée
avec le soutien de la Fondation Patrick et Lina Drahi,
l'Institut Alain de Rothschild, la Fondation Edmond J. Safra
et la Fondation pour la Mémoire de la Shoah.

© Éditions Tallandier/Projet Aladin, 2022
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-4158-5

PRÉFACE

Avec la Terre d'Israël et l'Égypte, l'Irak, qui est l'objet de ce septième volet de la collection « Histoire partagée » du Projet Aladin, tient une place éminente dans l'histoire des juifs, tant par son ancienneté datant de la destruction du Premier Temple de Jérusalem par Nabuchodonosor en 587-586 avant J.-C. que par sa contribution majeure à la naissance du judaïsme postbiblique : plus vieille communauté de la diaspora, c'est dans ses centres d'études, ou yéchivot (sing. yéchiva)*, que fut achevée, en effet, à la fin du ^v^e siècle de notre ère, la composition du Talmud dit de Babylone, œuvre fondamentale du judaïsme rabbinique, rédigée en araméen et clôturée un siècle après le Talmud dit de Jérusalem, rédigé, lui, en hébreu. Ces deux textes-fleuves partagent beaucoup de sujets en commun mais, alors que la diffusion du Talmud de Jérusalem n'a pas dépassé les limites de la Terre d'Israël, celui de Babylone s'est répandu dans toutes les communautés au Moyen Âge et a servi de guide à la pratique religieuse à travers la diaspora.

Déjà sensible sous les Sassanides perses, la prépondérance religieuse du judaïsme babylonien atteint son apogée sous l'égide de l'islam et l'établissement à Bagdad de la dynastie des Abbassides (viii^e-xiii^e siècle). À l'image des califes musulmans, les exilarques juifs, ou *reish galuta*, deviennent les chefs temporels de l'ensemble des communautés juives du monde

musulman tandis que celles de Soura et Pumbedita avec leurs chefs spirituels, ou *guéonim* (sing. *gaon*), et leurs émissaires arpentant le monde entier, porteurs de questions et de réponses sur les aspects essentiels de la vie juive, contribuent de façon notoire à la diffusion et à l'homogénéisation irréversible du judaïsme rabbinique.

La prépondérance babylonienne va durer autant que l'hégémonie abbasside sur le monde musulman : éclipsé, à partir de la fin du IX^e siècle, par la montée du judaïsme andalou sous l'égide des Omeyyades d'Espagne puis du judaïsme égyptien, au temps des Fatimides et de Maïmonide, le judaïsme irakien glisse dans une longue période de déclin après la prise de Bagdad par les Mongols en 1258 suivie, en 1534, par l'entrée en scène de l'Empire ottoman qui, non sans mal, parvient, au milieu du XVII^e, à libérer définitivement la Mésopotamie de l'emprise de l'Empire safavide-chiïte de Perse.

Réduite à quelques centaines de familles seulement au début de l'ère ottomane, la communauté juive et ses trois principaux centres, Bagdad, Bassora et Mossoul, reviennent progressivement à la vie grâce à la venue d'émigrés du Kurdistan, de Perse, de Syrie et d'Aden. Parallèlement à ce renouveau, elle tire avantage de la montée en puissance du golfe Persique comme plaque tournante du commerce maritime européen avec l'Extrême-Orient et plus particulièrement avec l'Inde où dès les années 1830 une colonie de juifs bagdadiens s'installe à Mumbai (Bombay). Bénéficiant des réformes des Tanzimat proclamées à Constantinople qui améliorent considérablement le statut des juifs, la communauté irakienne accueille en 1864 une première école de l'Alliance israélite universelle et connaît au cours des années suivantes un essor démographique, économique et politique remarquable qui ne se dément pas tout

PRÉFACE

au long du mandat britannique (1920-1932) et au cours des premières années de l'indépendance.

Soumis aux mêmes processus d'ouverture à la modernité et à la civilisation occidentale que la plupart des juifs d'Orient, le judaïsme irakien va connaître cependant une trajectoire historique particulière, marquée par une réelle volonté de symbiose culturelle dans la société environnante. Reposant sur une somme impressionnante de sources écrites et orales et mise en valeur par la traduction lumineuse de Jean-Luc Allouche, l'étude d'Esther Meir-Glitzstein analyse les causes et les manifestations diverses de cette « orientation » spécifique du judaïsme irakien dont le cheminement politique et intellectuel et la volonté de faire corps avec la nation arabe irakienne ne sont pas sans rappeler la marche des juifs de France et d'Europe occidentale vers l'assimilation. Actifs dans les partis politiques du centre et de gauche et plus particulièrement dans le Parti communiste, présents dans tous les rouages de l'administration et de l'économie et jusque dans les rangs de l'armée, la participation des juifs au renouveau littéraire irakien n'est pas moindre. Romanciers, poètes, dramaturges, traducteurs littéraires, un tiers environ des romans publiés en Irak avaient pour auteurs des écrivains juifs à la fin des années 1920.

Coïncidant avec la montée du panarabisme et l'aggravation des tensions en Palestine, la mort du roi Fayçal I^{er} en septembre 1933, apôtre d'un nationalisme pluriculturel irakien, donne un coup d'arrêt brutal à cet épanouissement de la communauté irakienne. Les massacres des Assyriens du nord du pays perpétrés au mois d'août de cette même année par l'armée annoncent la discrimination à ciel ouvert des minorités non musulmanes. Dès lors, en butte à l'hostilité grandissante des militaires, conduits par le proallemand Rachid Ali al-Kaylani et qui prennent le pouvoir peu de temps après, l'avenir des juifs

irakiens est irrémédiablement compromis : démoralisés par le pogrom (Farhoud) de juin 1941 et rejetés par la population qui a mal vécu le retour des Anglais et l'instauration à Bagdad d'un gouvernement à leur solde, les élites juives voient désormais s'effondrer leur rêve assimilationniste. La proclamation de l'État d'Israël en 1948 et les graves émeutes qui s'ensuivent notamment après le retour de Palestine des soldats irakiens défaits par les troupes sionistes font le reste. Emprisonnement de militants sionistes et communistes, perte de citoyenneté, expropriation massive et diverses mesures vexatoires sont prises coup sur coup par les dirigeants de Bagdad, dans l'espoir de voir les juifs partir au plus vite du pays.

Il en sera ainsi fini de « l'exception » irakienne et de la présence multiséculaire des juifs entre le Tigre et l'Euphrate.

Michel Abitbol et Abdou Filali-Ansary

Introduction

Les annales millénaires de la communauté juive de l'ancienne Babylone, couvrant quelque deux mille six cents ans, dans la région s'étendant de la région sud-est du Tigre et de l'Euphrate, constituent le cœur de cet ouvrage. Ce récit débute par un exil et se poursuit par l'établissement d'un centre juif important et prospère parvenu à des succès impressionnants dans les domaines de la culture et de l'esprit et devenu l'autorité du monde juif tout entier pendant de nombreux siècles. Non seulement le Talmud et la littérature des Guéonim* ont-ils été rédigés dans le foyer juif de Babylone, mais tout autant des conceptions fondamentales ayant nourri le peuple juif pendant des générations ont-elles été élaborées là. Babylone représentait la première diaspora vers laquelle fut transféré le centre spirituel juif après le déclin du centre de la Terre d'Israël*, et là furent posées les bases conceptuelles et idéologiques sur lesquelles s'enracina l'existence des juifs dans leurs différentes dispersions.

À partir du XIII^e siècle, ce centre perdit de son éclat : la région était dévastée, les communautés juives se disloquèrent et s'installèrent à l'est et à l'ouest du Bassin méditerranéen. Toutefois, les valeurs et les idéologies, les traditions et les prescriptions façonnées à Babylone étaient devenues l'apanage du peuple juif

* Les mots signalés par un * renvoient au glossaire.

tout entier. Au cours des derniers siècles, une communauté juive connut un essor dans la région entre le Tigre et l'Euphrate. D'abord, par une petite communauté urbaine qui se développa parallèlement à l'influence des grandes puissances dans l'espace asiatique et au poids politique et économique grandissant de cette région. Cette communauté parvint à des succès respectables dans les domaines économique, social et culturel, mais, au milieu du XX^e siècle, face aux dangers et aux menaces que lui posait l'éveil des mouvements nationaux dans la région et les conséquences du conflit judéo-arabe en Terre d'Israël, et face aux possibilités d'émigration qui s'ouvraient devant elle, la communauté se transféra, presque entièrement, en Israël. Même ceux qui avaient décidé de rester sur place, au cours des décennies suivantes, quittèrent leur patrie et s'établirent dans de petites communautés des pays occidentaux.

Cet ouvrage est consacré aux juifs de Babylone-Irak : à leurs annales, la croissance de leurs institutions, leur influence exercée sur le monde juif, les circonstances de sa renaissance et, enfin, le contexte de leur exode d'Irak. La question au cœur de cet ouvrage est celle de l'existence et de la résilience des juifs d'Irak à Babylone au fil d'une période aussi longue, quelque deux mille six cents ans, depuis l'exil après la destruction du Premier Temple jusqu'au départ pendant une si longue durée, sous la férule de différents empires et sous l'influence de religions massive d'Irak, au milieu du XX^e siècle, et la réinstallation de la plupart des communautés en Israël.

Quels sont les fondements qui ont permis l'existence d'une communauté juive dans la région du Tigre et de l'Euphrate et sous l'influence de religions et de cultures différentes ? Et quels sont les facteurs qui ont entraîné la fin de l'existence de cette communauté et l'exode des juifs, ainsi que leur immigration massive dans l'État d'Israël dans un délai aussi bref de moins

de deux ans ? Ces questions délimitent les problèmes soulevés dans cet ouvrage concernant les relations des juifs avec leur environnement et éclairent le poids d'autres sujets importants dans le domaine de la vie sociale et culturelle. Afin d'examiner la question de l'existence juive à Babylone, nous la répartirons en plusieurs questions annexes, détaillées *infra*, en supposant que chaque examen spécifique contribuera à l'appréhension globale du sujet.

La première question est celle de l'attitude des autorités envers les juifs. D'abord, celle des empires à l'ombre desquels les juifs vivaient : au début, des empires polythéistes, aux nombreuses cultures et croyances, qui laissaient cohabiter des groupes ethniques et religieux divers et variés. Ensuite, les juifs passèrent sous la tutelle d'empires musulmans successifs dans lesquels existait un statut spécial des juifs en tant que « peuple du Livre ». Enfin, ils se retrouvèrent sous la férule de l'Empire britannique qui préférait régner par le biais d'un État-protectorat qu'il a fondé, l'Irak, et qui, rapidement, a revêtu les caractéristiques d'un État-nation. Dans ce cadre, on analysera les évolutions du statut juridique des juifs et l'étendue du respect des limites fixant leur statut. Cela afin d'élucider le secret de la longue existence juive dans cette région. Or, ce cadre exerça ses effets sur la vie quotidienne des juifs et sur leurs relations avec leurs voisins non juifs, relations examinées dans la suite de ces pages.

La deuxième question a trait aux caractéristiques de la société juive comme groupe religieux minoritaire dans une société majoritairement polythéiste, puis monothéiste, chrétienne ou musulmane. Quelles étaient les institutions qui ont mis sur pied la communauté juive et incarnaient les fondations ayant permis son existence pendant une aussi longue période ? Sur ce point, on mettra l'accent sur les instances de l'autonomie juive et sur

l'harmonisation entre dirigeants et notables communautaires et élite religieuse et spirituelle, entre l'exilarque ou hiérarque et rabbins ou Guéonim, etc. Enfin, seront examinées les évolutions de ces caractéristiques au fil des années et, surtout, aux lendemains de la création de l'État-nation irakien.

De ces deux premiers sujets découle une importante question supplémentaire portant sur l'identité des juifs de Babylone : comment se considéraient-ils eux-mêmes ainsi que leur attachement à une région où leurs ancêtres avaient vécu avant eux ? Cet examen se concentrera sur le sentiment d'appartenance au lieu, à la terre de Babylone et, d'abord, à la revendication de propriété des lieux saints de la région, et leur effet sur la formation de l'identité juive locale. De même, on envisagera brièvement les caractéristiques spécifiques de la vie spirituelle et culturelle de la communauté juive dans le temps : « l'âge d'or » de l'ère des Amoraïm* et des Guéonim, et les métamorphoses intervenues durant cette période, tout en mettant l'accent sur l'époque moderne. Sur ce chapitre, on étudiera le problème de la conscience historique des juifs concernant l'antériorité du peuplement juif depuis l'exil à Babylone, conscience étayée par une existence millénaire avant l'arrivée des conquérants musulmans. Par ailleurs, on analysera le poids de la conception religieuse juive aspirant à la délivrance messianique et au retour à Sion et considérant l'existence juive en diaspora comme temporaire. Comment ces deux conceptions contradictoires se concilient-elles avec l'exode massif des juifs au milieu du XX^e siècle ?

Certes, comme on l'a vu, cet ouvrage s'étale sur quelque deux mille six cents ans d'existence juive à Babylone mais sa partie principale est consacrée au dernier siècle de cette communauté, du milieu du XIX^e siècle au milieu du XX^e, en particulier pendant les années 1940, l'ultime décennie de l'histoire

INTRODUCTION

de la communauté et son immigration, quasi totale, en Israël. La place dévolue à la longue période restante sera relativement limitée alors que la période moderne sera au cœur de l'ouvrage et bénéficiera d'une plus large place amplement détaillée. Ces données ont déterminé le plan de l'ouvrage et la répartition des chapitres.

Les événements décrits dans la dernière partie de l'ouvrage sont consacrés à l'exode massif. Là seront examinées les questions spécifiques aux circonstances annonciatrices, dans la tentative d'expliquer « ce qui a dérapé » (selon le titre anglais de Bernard Lewis *What Went Wrong ?*¹, traitant des relations entre islam et chrétienté) dans l'écheveau des relations entre les juifs et leurs voisins musulmans. Comment et pourquoi la nature de leurs relations a-t-elle changé ? En quoi l'État irakien était-il différent des structures de pouvoir antérieures et des gouvernants précédents de la région ou en quoi les juifs du XX^e siècle étaient-ils différents de leurs prédécesseurs ? Ces différences peuvent-elles apporter une réponse à la fin de la présence juive à Babylone-Irak ? Et ce phénomène est-il lié au phénomène plus ample de la disparition de l'ensemble des populations juives au Moyen-Orient et en Afrique du Nord ? De même, on évaluera les conséquences des mutations vécues par les juifs d'Irak dans les années 1940, depuis le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale jusqu'à leur exode massif vers Israël et d'autres destinations, sur leur identité en tant qu'individus et collectivité et, par-dessus tout, quelles métamorphoses l'identité juive-irakienne a-t-elle subies en quittant l'Irak et en immigrant en Israël.

*

Dans cet ouvrage, on aura eu recours à différents noms et qualificatifs concernant l'Irak contemporain, et ce, parce que,

au fil des époques, cette région a connu de nombreux noms. Sur le plan géographique, il s'agit de la partie orientale du Croissant fertile, région s'étendant depuis le golfe Persique à l'est jusqu'en Terre d'Israël à l'ouest avec, en son centre, les fleuves Tigre et Euphrate. Les Grecs la nommaient Mésopotamie, autrement dit, [pays] « Entre-les-Fleuves », et le nom Irak revêt la même signification du persan *Eraq* (« basse terre ») et en arabe *bilad ar-rafidayin* (« le pays des Deux-Fleuves »). Dans la culture juive, cette région a privilégié le nom de *Bavel* (« Babylone »), forgé à l'époque de l'Empire babylonien qui régnait sur cette région et où l'élite du royaume de Juda fut exilée. Bien qu'existât là pendant des siècles la métropole d'autres empires, y compris de l'empire musulman, le grand peuplement juif continua à exister et même à prospérer, et le nom de « Babylone » s'est maintenu même après que d'autres empires l'eurent supplantée. Sous l'Empire ottoman, la région est divisée en trois gouvernorats (*vilayets*) autour des villes de Bagdad, Bassora et Mossoul, et, pendant la période britannique, ces trois gouvernorats furent unifiés pour donner naissance à l'État irakien. Malgré toutes ces transformations, cette région continuait à être dénommée « Babylone » dans le monde juif jusqu'au XX^e siècle. Ce n'est qu'après la fondation du nouvel État-nation que la région fut appelée Irak et ses habitants, y compris les juifs, furent désormais dénommés Irakiens. C'est pourquoi, dans cet ouvrage, on a adopté aussi la terminologie juive : la région est appelée Babylone (ou Babylonie, en parallèle avec le terme « Mésopotamie ») durant l'ère de l'Empire babylonien, puis sous d'autres empires plus vastes. Ce n'est qu'après la conquête britannique qu'on utilise, ici, le terme « Irak », le nom de l'État-nation né dans cette région. Parfois, pour des commodités d'écriture, on aura recours à d'autres termes évoqués ci-dessus.

CHAPITRE PREMIER

Les juifs de Babylone à l'ère de la Michna et du Talmud

L'EXIL DE BABYLONE

Les débuts du judaïsme babylonien se situent au VI^e siècle avant notre ère avec l'exil du roi de Juda, Joaquin (en 597 av. notre ère), lorsque le roi Nabuchodonosor déporta à Babylone près de 10 000 membres de l'élite de Jérusalem avec les trésors du Temple et du palais royal. Une décennie plus tard survint une nouvelle vague d'exil avec celui de Sédécias (586 av. notre ère) qui commença lorsque Jérusalem y compris le Temple furent occupés et incendiés totalement, mettant fin au royaume de Juda. Parmi les exilés se comptaient les membres des couches supérieures et éduquées du peuple, dont la maison royale et les ministres, la haute administration, militaire et civile, les grands prêtres, les propriétaires terriens, les artisans, les hommes de métier, etc. À la suite de cette catastrophe, des groupes de juifs commencèrent à quitter la région de Juda et trouvèrent refuge en Égypte.

Le royaume de Babylone avait besoin d'une population pour peupler les lieux détruits par les guerres impitoyables qui virent s'affronter l'Assyrie et Babylone et, en particulier, d'artisans habiles et de travailleurs pour prendre part à la construction de nouveaux édifices dans l'ensemble du pays. Le lieu de résidence principal des exilés, tel que rapporté dans le livre d'Ézéchiel,

se situait près du « fleuve de Kébar » qui n'était rien d'autre qu'un grand canal bordant la ville de Nippur au centre de la Babylonie. Ils se virent attribuer des terres et se consacrèrent à l'agriculture, ensuite, certains s'employèrent au négoce, tandis que les hommes de métier et les artisans travaillèrent à la construction. Appartenant à l'élite du royaume de Juda, ils s'enorgueillissaient, pendant de nombreuses générations, de leur lignage prestigieux, voire prétendaient qu'ils étaient les détenteurs de la tradition culturelle du peuple et de son patrimoine littéraire. Les exilés juifs n'étaient pas les seuls à Babylone. Avec eux, d'autres populations furent installés, provenant de cités et de pays comme Ashkelon, Tyr, Byblos, Élam, la Médie, la Perse, l'Égypte et la Grèce. D'ailleurs, ils n'étaient pas les premiers allogènes depuis la Terre d'Israël. Avant eux, quelque 30 000 personnes du royaume d'Israël furent déportées par le roi assyrien Sargon en 721 avant notre ère et installées dans différents lieux entre le Tigre et l'Euphrate, et en Perse.

Les Psaumes évoquent Babylone comme un lieu d'affliction : « Sur les rives de Babylone, là nous nous assîmes, et nous pleurâmes au souvenir de Sion¹ » et, d'un autre côté, tout spécialement dans la prophétie de Jérémie, le « prophète du malheur », la cité est décrite comme un havre de vie et d'espérance, tel que cela apparaît dans le commandement du prophète aux exilés de Babylone :

« Bâissez des maisons et habitez-les, plantez des jardins et mangez-en les fruits. Épousez des femmes et mettez au monde fils et filles, donnez des femmes à vos fils, des maris à vos filles, afin qu'elles aient des enfants. Multipliez-vous là-bas et ne diminuez pas en nombre. Travaillez enfin à la prospérité de la ville où je vous ai relégués et implorez Dieu en sa faveur, car sa prospérité est le gage de votre prospérité². »

C'est sur ces deux principes parallèles que s'est fondée l'idéologie de l'existence juive à Babylone.

Jusqu'à récemment, l'essentiel des connaissances que nous possédions émanait de trois sources principales : la Bible, quelques documents babyloniens de diverses origines, et les « tablettes Murashu », une collection de centaines de documents en caractères cunéiformes datant des V^e et IV^e siècles avant notre ère mis au jour dans des fouilles menées au XIX^e siècle dans la ville de Nippur en Babylonie. Cette collection reflète, semble-t-il, les archives financières d'une famille de banquiers du nom de Murashu, et celles de quelques dizaines de juifs, identifiés grâce à leurs patronymes, évoqués dans des listes de témoins dans des accords judiciaires ou comme parties prenantes dans ces accords. Récemment, une centaine de tablettes en argile du V^e siècle avant notre ère ont été découvertes sur le site d'Al-Yahudu en Babylonie, avec des listes en cunéiformes, qui jettent une lumière supplémentaire sur l'existence des exilés en Babylonie dans les premières décennies. Les documents d'Al-Yahudu élargissent nos connaissances et représentent aujourd'hui la source extrabiblique principale sur la vie quotidienne des exilés sous le régime babylonien et pendant une partie de l'ère perse. Certes, il s'agit de documents juridiques « arides », mais leur contenu recèle bien des allusions au mode de vie des exilés, voire à leur attitude à l'égard de leur religion, à leur statut social et à leur lien à leur patrie³.

Les documents d'Al-Yahudu couvrent une période de près d'un siècle sous les régimes babylonien et perse. De manière générale, ces documents mettent en lumière une similitude entre le mode de vie des juifs et celui d'autres exilés dans le royaume à cette époque. Selon ces documents, les juifs étaient identifiés par le statut de « Shushanu », celui d'étrangers exilés

à Babylone, où ils furent assignés à la restauration de cités et de régions dévastées par les guerres. Ces exilés recevaient des terres en fermage pour leur subsistance en échange de services de quelques années au bénéfice du royaume. Il est possible que les anciens archers de l'armée de Juda fussent mobilisés dans l'armée du conquérant et d'autres employés à des travaux physiques comme la construction, le terrassement ou l'entretien des canaux d'irrigation. Il se peut aussi que ces derniers comptaient dans leurs rangs « les forgerons et les serruriers » évoqués lors de l'exil du roi Joaquin en 597 avant notre ère⁴.

La majorité des juifs évoqués dans ces documents se consacraient à l'agriculture. Sur les terres affermées, ils cultivaient surtout des dattes et de l'orge, mais aussi du blé, des plantes aromatiques et du lin. L'analyse des sommes d'argent figurant dans ces documents montre qu'ils appartenaient plus ou moins à une classe économique inférieure par rapport au reste du royaume. Toutefois, l'examen de nombreux documents d'autres archives de Babylonie révèle l'intégration de ces juifs dans la vie économique de leur nouveau pays. À l'instar des autres fermiers shushanu, les exilés de Juda s'acquittaient de taxes de fermage et d'impôts sur leurs revenus. Le paiement de l'impôt s'effectuait de trois manières : produits agricoles, sicles d'argent pur et service militaire pendant une période déterminée ou par des travaux forcés pendant quelques mois. Certains des exilés mentionnés dans ces documents (tels Rafayahu ben Samakhyahu et son fils) jouissaient d'un solide statut économique. Ils œuvraient en tant qu'intermédiaires et prêteurs à la population juive et ont réussi à accumuler une fortune conséquente. Ces intermédiaires fournissaient les sicles d'argent pur aux fins d'acquittement fiscal de différents juifs de même que des moyens de production agricole, comme des bêtes de trait ou des semences de culture. L'on trouve aussi des employés administratifs juifs ;

les exemples les plus flagrants sont des collecteurs d'impôts (tels Yehoadir ben Tovchalem [Tovchalom ?] et Azrikam) et le gouverneur de la localité Bit Nashar, Ahikar ben Rimot⁵.

Selon l'historien Hayim Tadmor, deux changements importants se produisirent, à cette époque, dans la vie des juifs de Babylone. Le premier intervint dans la conscience religieuse et culturelle du peuple. L'idolâtrie syncrétiste et les vestiges du fétichisme, qui laissaient encore leur empreinte à la fin de la période du Premier Temple, disparurent. La catastrophe avait engendré un climat de repentance dans tous les aspects du culte, car le fait même de la destruction du Temple exprimait de manière explicite la colère divine et le châtement des péchés du peuple⁶. Le second changement portait sur l'assimilation d'influences nouvelles émanant de peuples voisins et de leur civilisation. Ces influences se reflétaient dans l'adoption de noms babyloniens, la dénomination des mois par des termes babyloniens à la place des numéros, par la domination de la langue araméenne sur l'hébreu et, aussi, par l'adoption de l'écriture araméenne qui occulta l'antique écriture hébraïque⁷.

RETOUR À SION ET CONSTRUCTION DU SECOND TEMPLE

Au milieu du v^e siècle avant notre ère, l'empereur perse Cyrus se rebella contre le royaume mède, vainquit son armée et l'occupa, puis se tourna vers la conquête de la Babylonie⁸. Durant cet épisode (539 av. notre ère), une lutte faisait rage à Babylone entre le souverain Nabonide et de nombreux prêtres des villes sanctuaires de son royaume offensés par sa préférence pour le culte de la Lune Sîn, divinité de la cité de Harran, et son hégémonie sur les autres divinités. Cyrus exploita ces troubles

internes à Babylone, l'attaqua et réussit à la conquérir rapidement après que ses portes furent enfoncées l'une après l'autre. Dans ces circonstances, Cyrus ne fut pas considéré comme un envahisseur mais comme un libérateur, et c'est pourquoi il fut accueilli dans la liesse par la population de Babylone. Il voulait apparaître comme un ami des Babyloniens et comme leur soutien, comme bienfaiteur des peuples qu'il régentait et comme celui qui les aidait à relever leurs sanctuaires. Dans le cadre de cette politique, Cyrus publia un édit à l'intention des exilés de Juda dans lequel il les incitait à rebâtir leur temple détruit à Jérusalem, avec l'aide financière de son royaume :

« Ainsi parle Cyrus, roi de Perse : L'Éternel, Dieu du ciel, m'a mis entre les mains tous les royaumes de la terre, et c'est lui qui m'a donné mission de lui bâtir un temple à Jérusalem, qui est en Judée. S'il est parmi vous quelqu'un qui appartienne à son peuple, que son Dieu soit avec lui, pour qu'il monte à Jérusalem, qui est en Judée, et bâtisse le temple de l'Éternel, Dieu d'Israël, de ce Dieu qui réside à Jérusalem⁹ ! »

L'édit de Cyrus provoqua un espoir et un enthousiasme insignes parmi les exilés de Juda, mais le nombre des retours ne fut guère important. Il s'avère que ces exilés s'étaient enracinés dans leur lieu de résidence et que leur situation économique s'était améliorée, d'autant que la majorité était née en Babylonie et n'avait jamais connu la terre de leurs ancêtres. À la tête des revenants en Terre d'Israël furent désignés Chéchébaçar et le prêtre Yéchoua, fils de Yotsadak. Par la suite leur succéda Zorobabel fils de Shaltiel, petit-fils du roi Joachin, qui se verra attribuer le titre de « gouverneur de Judée ». À leur arrivée à Jérusalem, les revenants à Sion déblayèrent les ruines du Temple et restaurèrent l'autel. En 515 avant notre ère, la

construction du Temple fut achevée et, un demi-siècle plus tard (458 av. notre ère), une nouvelle vague d'exilés monta à Jérusalem sous la conduite d'Ezra le Scribe qui était, semble-t-il, un haut fonctionnaire détenteur de prérogatives dans le régime perse. Les circonstances entourant la montée d'Ezra étaient politiques : la guerre des Perses contre les Grecs et l'alliance conclue entre les souverains d'Athènes avec un prince égyptien poussèrent le monarque perse à stabiliser un cordon sanitaire entre la Perse et l'Égypte en renforçant l'établissement des exilés de Babylone en Judée et en s'assurant l'allégeance des juifs à la puissance perse.

Ezra arriva à Jérusalem muni d'un édit officiel garantissant son autorité à nommer des juges qui jugeraient le peuple selon le rouleau de la Torah qu'il avait apporté dans ses bagages. Selon l'historien Hayim Tadmor : « C'était la première fois que les lois de la Torah obtenaient le statut d'une législation avalisée par un empire dans lequel les juifs vivaient¹⁰. » Lors de son installation à Jérusalem, Ezra prit l'initiative d'un certain nombre de mesures afin de renforcer la cohésion religieuse des habitants de Judée et édicta une séparation absolue entre les revenants de l'exil, descendants de Juda, et les descendants de ceux qui n'étaient pas partis en exil. De même, aspirait-il à différencier les Samaritains, descendants des Enfants d'Israël qui n'avaient pas été exilés, qu'Ezra considérait comme des étrangers à tous égards. Ses efforts fondamentaux avaient pour objectif de mettre fin aux unions avec des femmes étrangères, coutume qui avait cours dans la classe des hiérarques et de la haute prêtrise.

Peu de temps après (445 av. notre ère), Néhémie fils de Hakhalya, échanton du roi perse et l'un des ministres éminents du royaume, partit pour la Judée. Néhémie fut nommé gouverneur de Judée et, à son arrivée à Jérusalem, en releva

les murailles. Il accrut la population de la cité et la renforça, puis mena une réforme sociale conduisant à la libération d'esclaves, l'annulation des dettes et la restitution des terres à leurs propriétaires tombés dans la misère. Poursuivant dans la voie d'Ezra, Néhémie fortifia l'établissement juif dans le pays et affermit ses fondements en une société étanche et séparée de son environnement, sur la base de l'origine familiale juive et sur des attestations de lignage, et fidèle à son alliance avec son Dieu. Là encore, l'élément principal de cette approche repoussait les Samaritains hors de la collectivité juive. Cette politique engendrait des affrontements avec le grand prêtre de Jérusalem et avec le large public de ses partisans. La réussite de cette séparation fut limitée, et les relations entre juifs et Samaritains continuèrent à se poursuivre jusqu'au début du IV^e siècle avant notre ère, lorsque les Samaritains érigèrent un temple distinct sur le mont Garizim.

En 331 avant notre ère apparut dans la région le monarque de Grèce Alexandre le Grand, qui conquiert dans une campagne éclair les territoires de Syrie, de la Terre d'Israël, de l'Égypte et de l'Empire perse. Ses conquêtes donnèrent naissance à un empire gigantesque qui s'étendait de l'Inde jusqu'à l'Égypte et à la Grèce et englobait l'ensemble du peuple juif au cours du IV^e siècle avant notre ère. Outre celui de la Terre d'Israël existaient des centres juifs importants en Égypte et en Syrie, en Cyrénaïque, à Chypre, en Crète, à Délos, Milos et d'autres îles et cités de l'Asie Mineure. Par la suite, un infime groupement juif s'établit dans de grandes cités de Grèce et d'Italie, surtout à Rome. Une évolution particulière survint dans la diaspora juive populeuse du royaume des Parthes, qui contenait le judaïsme babylonien et ses colonies de Perse, de Médie, d'Élam et des pays voisins.

Au lendemain du décès d'Alexandre (323 av. notre ère) et de la lutte pour son héritage, l'immense empire fut divisé entre

ses successeurs. L'Égypte et la Terre d'Israël passèrent sous la domination du commandant en chef Ptolémée, tandis que la Syrie et la Babylonie de même que la Perse orientale échurent à Séleucos. La capitale du royaume de Séleucos fut transférée de Babylone à la nouvelle cité d'Antioche située au nord-ouest de la Syrie. À cette époque fut fondée, sur les rives du Tigre, la cité nouvelle de Séleucie, tandis que la cité de Babylone fut abandonnée et dépeuplée. Durant près d'un siècle, la Terre d'Israël et la Babylonie furent régentées par des royaumes distincts, tous deux helléniques, jusqu'à ce qu'en 198 avant notre ère la dynastie séleucide s'empare de la Judée. Quelque soixante années plus tard, à la suite de la révolte des Hasmonéens, la Judée gagna son indépendance (142 av. notre ère), tandis que la Babylonie était soumise par les Parthes (139 av. notre ère), une tribu nomade apparue dans le nord de la Perse, qui établirent un royaume s'étendant de l'Inde jusqu'aux confins occidentaux de l'Euphrate. La métropole qu'ils fondèrent sur les rives du Tigre, Ctésiphon, face à Séleucie, fut la capitale de leur royaume méridional. En 63 avant notre ère, les Romains occupèrent le royaume hasmonéen et, une fois encore, la Terre d'Israël et la Babylonie se retrouvèrent sous la férule de différents empires et sous l'influence de diverses civilisations. Le royaume parthe réussit à garder son emprise sur l'empire jusqu'au III^e siècle de notre ère, avant d'être éliminé par le royaume perse sassanide.

JUIFS EN BABYLONIE SOUS LES PARTHES

Il importe particulièrement d'examiner la nature du royaume parthe pour la simple raison qu'à son époque ont commencé à se formuler des modèles destinés à servir à la communauté juive au fil des siècles suivants. Selon l'historien Yeshayahou Gafni, le

développement spécifique de cette communauté sous le régime parthe s'explique par la structure de l'empire et par les caractéristiques des tribus parthes. Cet empire était un vague conglomérat d'États vassaux dont la loyauté à l'égard du monarque parthe n'était pas toujours assurée, alors que les tribus parthes étaient, avant tout, nomades, pratiquaient une religion polythéiste et se montraient peu enclines à l'enthousiasme ou au fanatisme religieux. Ces caractéristiques pluralistes s'exprimaient même lorsqu'une culture perse et une influence grecque cohabitaient. Elles favorisèrent donc l'essor des différents groupes ethniques peuplant l'empire, y compris la communauté juive de Babylonie, à laquelle le pouvoir féodal permit de conserver un mode de vie spécifique et s'abstint le plus souvent de s'en mêler¹¹.

Quant à la puissance et à l'influence des juifs au sein du royaume parthe, deux anecdotes consignées dans les *Antiquités juives* de Flavius Josèphe en témoignent. La première rapporte l'histoire de deux frères juifs de Néhardéa, Hassinaï (Asinaïos) et Hanilaï (Anilaïos), qui fondèrent un État de brigands au cœur de la Babylonie. Après qu'ils eurent défait le gouverneur babylonien local, le roi parthe Artabane III décida de nouer avec eux des liens d'amitié « parce qu'il voulait se servir de la valeur des frères juifs comme d'un frein et se concilier leur amitié, alors que ses satrapies étaient en révolte ou en effervescence et qu'il se préparait déjà à marcher contre elles¹² ». Cet État juif dura quinze ans environ (35 à 20 av. notre ère) et, après sa chute, des milliers de juifs furent pourchassés en représailles, ce qui contraignit beaucoup d'entre eux à se réfugier dans les places fortes juives de Néhardéa et de Nisibis. Cet épisode démontre la multitude des juifs de Babylonie, leur concentration dans ces villes et les origines de leur puissance. Un second témoignage évoque la conversion au judaïsme des souverains d'Adiabène, minuscule État du nord de la Babylonie ; cet épisode indique

qu'à la fois le souverain parthe et ses rivaux recherchaient le soutien de ce petit royaume dont les souverains s'étaient convertis¹³. Ce qui ne manqua pas de renforcer le pouvoir et l'influence du judaïsme babylonien. Durant toute cette période, des relations étroites avaient cours entre Babylone et la Terre d'Israël. Ainsi, à Jérusalem, y avait-il une synagogue d'immigrés de Babylone tandis que des juifs de cette contrée prirent part à la Grande Révolte contre les Romains.

La diaspora juive à l'ère du Second Temple ne se réduisait pas à la Babylonie. On trouvait des communautés juives en Égypte, en Syrie, en Mésopotamie et sur le plateau persan, de même que dans des cités d'Asie Mineure, dans les îles de la mer Égée, en Grèce continentale, en Crète, à Chypre et en Cyrénaïque. L'historien et géographe grec Strabon remarquait, à la fin du 1^{er} siècle avant notre ère, qu'il n'existait presque pas d'endroit au monde sans la présence de juifs. Philon d'Alexandrie a décrit ainsi la dispersion juive : Égypte, Phénicie, Syrie, toute l'Asie Mineure, toutes les régions de la Grèce, de la Macédoine au Péloponnèse, l'Eubée, Chypre, la Crète de même que des pays au-delà de l'Euphrate¹⁴. Dans tous ces pays, les juifs menaient une double tactique aux fins d'obtenir deux objectifs parallèles : d'un côté, s'acclimater et s'intégrer tout en forgeant une conciliation des intérêts juifs avec ceux de la collectivité et, d'un second côté, la préservation de l'identité juive et l'adaptation aux conditions de vie en diaspora¹⁵.

ENTRE LA TERRE D'ISRAËL ET BABYLONE APRÈS LA DESTRUCTION DU SECOND TEMPLE

La répression de la révolte juive et la destruction du Temple de Jérusalem marquaient certes la fin de l'indépendance d'un

État juif mais, pour autant, la Judée et la Galilée continuaient à servir de guides aux groupements juifs existant en Égypte, Cyrénaïque, Asie Mineure et, évidemment, à la diaspora populeuse de Babylonie¹⁶.

Sur le plan politique, cette période en Terre d'Israël se caractérisait par la poursuite de l'aspiration à l'indépendance, l'ardeur messianique et le refus de se soumettre malgré les répressions et persécutions religieuses. Cette situation conduisit la population juive à déclencher deux révoltes aux conséquences désastreuses. La première révolte fut soulevée lors de la « controverse de Quietus » en 117-115 avant notre ère, révolte faisant partie de la « rébellion des diasporas » (*Tumultus Iudaicus*), insurrection embrasant les communautés juives du Bassin méditerranéen contre l'Empire romain qui s'acheva par un massacre massif de juifs et la liquidation des communautés d'Alexandrie, de Chypre et de Cyrénaïque¹⁷. Les juifs de Babylonie participèrent, eux aussi, à cet événement, dès lors qu'au cours de ces années-là Rome avait envahi Babylone sous la férule parthe, et ils forcèrent les Romains à se retirer de Babylonie. La seconde révolte se déroula en Judée en 135-132 avant notre ère, sous la conduite de Bar Kokhba et avec le soutien de nombreux rabbins avec, à leur tête, Rabbi Akiva et ses disciples. Cette révolte fut réprimée avec une violence et une cruauté extrêmes et s'acheva par un grand massacre et la captivité en esclavage de nombreux individus. Elle affaiblit considérablement la présence juive en Judée, dont le centre fut transféré dès lors en Galilée.

Durant cette période tragique, la population juive était dirigée par les présidents (*néssiim*) et par le Sanhédrin qui, de concert, régentaient les domaines de l'esprit et de la pratique et incarnaient l'autorité religieuse ultime en Terre d'Israël et en diaspora. Ils disposaient d'une cour de justice suprême et d'une école rabbinique pour la nomination de juges et d'enseignants

de la Torah. Cette direction joua un rôle fondamental dans la création d'instruments garantissant la pérennité du peuple juif. C'est à cette époque que fut élaboré le fondement d'un judaïsme dépourvu de Temple, quand les commandements et les règles liés à la culture des sacrifices au Temple, partie significative de l'existence et de la conscience, cédèrent la place à de nouveaux usages contraignants. L'un d'eux concernait le problème de l'expiation : jusque-là, les sacrifices au Temple offraient le moyen de la rémission des péchés de toutes sortes et, désormais, après la catastrophe, il fut édicté que la pratique des bonnes œuvres supplanterait les sacrifices. Ce bouleversement faisait partie d'une longue série d'évolutions qui transférèrent le socle de l'existence juive du Temple au peuple lui-même dans le but d'affermir la société juive organisée et appuyée sur la Torah et les commandements. Ces valeurs étaient destinées à servir de fondements à l'existence du peuple juif en Terre d'Israël et dans la diaspora. De même, on délimita les caractéristiques des fêtes et leur contenu et, désormais, sans les pèlerinages et les sacrifices au Temple de Jérusalem. Cette métamorphose est encore plus remarquable dans les solennités de la Pâque dès lors que la place du pèlerinage et du sacrifice pascal fut prise par des cérémonies symboliques s'exprimant pendant la nuit du *Séder* qui furent façonnées et consignées dans la *Haggadah* de Pâque achevée au lendemain de la destruction du Temple.

Le deuxième domaine où ces changements s'exercèrent, c'est celui de la création de la Michna : dans l'élaboration de la « loi orale », dans la mise par écrit et la création de la littérature de la Halakha* (la marche à suivre dans la pratique des commandements) en même temps que celle du Midrach*. À la fin du I^{er} siècle, à l'ère de Rabbi Yéhouda Ha-Nassi, la Michna fut colligée et achevée, soit la loi religieuse qui englobait l'enseignement de nombreuses générations de Sages, avec des lois classées et

réparties en chapitres et en traités en fonction de leurs sujets. En un bref laps de temps, la Michna est devenue le fondement et le prototype pour la poursuite de la création de la loi orale. Dorénavant, elle incarnait le deuxième pilier de la culture juive au côté de la Bible et, sur sa base, les siècles ultérieurs virent la création des deux Talmuds, celui de Jérusalem et celui de Babylone.

Cette époque se caractérise par le dénouement de difficiles controverses remontant à l'ère du Temple et, le plus souvent, la décision allait dans le sens de l'école d'Hillel*. Les différentes fractions au sein du peuple juif, comme les saducéens ou les esséniens, disparurent, tandis que le cloisonnement avec les chrétiens s'accrut. Au milieu du III^e siècle se firent jour une relative acceptation du pouvoir romain et une subordination à sa législation sociale et économique. De même furent définies les limites de la conduite religieuse et éthique du juif et fixés trois graves interdits pour lesquels fut établie la règle « mourir et ne pas transgresser » : homicide, inceste et idolâtrie. Dans le domaine social, des conceptions nouvelles apparurent, mettant l'accent sur l'éducation et l'étude de la Torah à la place des valeurs de lignage et de fortune. Toutes ces décisions avaient pour objectif de renforcer la cohésion et la solidarité au sein du peuple juif et de jeter des bases amples et claires d'aménagements de la Loi autorisant la poursuite de l'existence juive.

Toutes ces décisions en matière de lois religieuses revêtaient une importance insigne non seulement pour les juifs de la Terre d'Israël mais aussi pour les juifs de diaspora, y compris de Babylone. Outre ces mesures, les relations avec le monde juif furent renouvelées, entre autres, par l'institution des émissaires. Les Sages d'Israël reprirent la route vers les diasporas afin d'y recueillir des dons. Jadis, ces dons étaient destinés au Temple et, désormais, à la direction du peuplement juif en Terre d'Israël. Outre cette mission, ces émissaires assumaient